

Le Dragon et le Phénix

première nouvelle de [Le corps de l'âme](#), de Ludmila Oulitskaïa

Alors qu'il ne lui restait plus qu'une semaine, mais personne ne pouvait le savoir, Zarifa demanda à Moussia de composer un numéro de téléphone et lui dicta aussitôt les chiffres.

« Non, mais quelle mémoire exceptionnelle tu as ! » s'exclama pour la millième fois Moussia, admirative.

Mais Zarifa était depuis longtemps habituée à cette admiration et dit assez sèchement :

« Fais le numéro ! »

Bien qu'elle eût un secrétaire, Moussia remplissait ces obligations mieux que n'importe quel secrétaire. D'ailleurs son anglais était meilleur que celui du secrétaire, et très certainement meilleur que celui de Zarifa. C'était la même chose pour le russe, pour le français et même, depuis quelque temps, pour le grec, mais cela n'avait plus d'importance à présent.

Moussia composa le numéro précédé d'un code qui lui était inconnu, un homme répondit par un « Allôôô » prolongé et chantant, et Moussia approcha l'écouteur de l'oreille de Zarifa pour que celle-ci n'ait pas à se redresser. Zarifa se mit à parler en azéri, et sa voix s'emplit de force et de tendresse. Moussia comprenait un peu cette langue, bien qu'elle ne l'eût jamais parlée. Elle avait fait ses études dans l'école russe d'une petite ville arméno-azérie autrefois paisible, et dans cette école, si la moitié des élèves étaient des Russes, l'autre moitié était constituée des enfants des Arméniens et des Azéris les plus cultivés de la ville, de ceux qui comprenaient que, pour recevoir une bonne éducation, il fallait aller en Russie. A la fin de leurs études, les enfants parlaient un russe presque aussi bon que celui de leur professeur, Aliev, un russophile et un ardent communiste. Cet établissement avait été russe dans son passé historique et qui plus est, cela avait été la première école de filles de tout le Karabakh. Les professeurs étaient tous plus vieux les uns que les autres, on aurait dit des pièces de musée. Ici les enseignants et les élèves avaient une particularité : dans les efforts qu'ils déployaient pour peaufiner la langue de Pouchkine et de Tolstoï, les différends entre Arméniens et Azéris s'atténuaient, leur non-appartenance à la grande culture russe les mettait à égalité... Zarifa avait terminé cette même école huit ans avant Moussia, mais elles s'étaient connues bien des années plus tard, à Moscou.

Leur ville natale du Karabakh était depuis longtemps subtilement, mais résolument, divisée en ville haute et ville basse, en ville arménienne et ville azérie, et tout le monde vivait un peu comme à la campagne, dans les cours et dans la rue. Il y avait de temps en temps des mariages mixtes, et chaque fois, c'était quelque chose de spécial, un événement qui soulevait une vague de fond parmi la famille et les voisins. Qu'est-ce qui les bouleversait ainsi ? Oh, c'est une longue histoire. Les mariages avec des Russes ne leur tournaient pas autant les sangs.

Moussia écoutait. Apparemment, Zarifa disait à son frère de venir la voir, le nom de l'aéroport voisin avait surgi dans la conversation. Et elle lui demandait quelque chose, seulement Moussia ne put saisir en quoi consistait sa demande, elle surprit le mot « dragon », mais n'arrivait pas à en croire ses oreilles. Que venait faire un dragon ici ? A la fin de la conversation, Zarifa dit en russe : « Viens, Saïd. Et dépêche-toi. »

Moussia reprit l'écouteur. Zarifa lui interdisait de pleurer. Toutes les deux restèrent sans rien dire. Moussia posa sur la petite table de chevet de l'hôpital ses mains d'une blancheur de porcelaine et les arrosa de larmes silencieuses.

Cela faisait presque deux ans que cette maudite maladie s'était abattue sur Zarifa. Au début, elle s'était fait soigner à Munich, on l'avait opérée là-bas, puis elles avaient déménagé en Israël, où elle avait suivi une chimio et une radiothérapie, et maintenant, elles s'étaient installées à Chypre, où Zarifa avait acheté depuis longtemps une maison destinée aux joies estivales. Sans rien dire, elles avaient pris chacune leur décision : Zarifa luttait jusqu'au bout et Moussia, qui avait perdu toute confiance dans les médecins, s'était embringuée dans une relation avec deux sorcières arméniennes, des sœurs d'un certain âge enchâssées dans de l'or depuis les oreilles et les dents jusqu'aux chevilles. La nuit, quand Zarifa l'envoyait dormir à la maison, Moussia s'entretenait avec elles en secret sur Skype. Elle leur avait confié une tâche qui n'avait rien de trivial : il s'agissait, non de guérir Zarifa, mais d'enclencher un processus complexe consistant à échanger une âme contre une autre. Les sœurs lui avaient envoyé une huile spéciale pour frictionner les jambes de la malade. Margot, la plus âgée, avait assuré qu'un tel échange était possible : elles avaient eu une maman qui était partie à la place de son fils. Leur sorcellerie avait fonctionné d'une façon ingénieuse : le petit garçon avait survécu, il avait été guéri d'une maladie mortelle du sang par l'académicien Vorobiev, à Moscou, et, dès qu'il s'en était sorti, sa maman avait été renversée par un tramway, et elle était morte sur le coup.

Moussia était diplômée d'un institut pédagogique de Moscou, elle était tout ce qu'il y avait de cultivé du point de vue littéraire, elle avait beaucoup lu, et sa mémoire lui avait obligeamment soufflé le nom de Berlioz, le personnage du Maître et Marguerite qui se fait écraser par un tramway après avoir glissé sur de l'huile de tournesol. Tout y était : la sorcellerie, le tramway, l'huile.

« C'était un garçon très bien, il s'est engagé dans l'armée, mais maintenant, il est en prison », avait dit l'une des sœurs. Et la seconde l'avait reprise : « Ne colporte pas de ragots ! Les miracles, ça existe ! »

Depuis trois mois, les choses n'avaient fait qu'empirer, le miracle ne se produisait toujours pas. Moussia avait mis au point un plan : si les sorcières n'arrivaient pas à opérer l'échange et si Zarifa partait, elle la suivrait. Il est vrai que, dans cette petite ville chypriote, il n'y avait pas de tramway, mais en revanche, il y avait une mer qui déferlait juste sous leurs fenêtres en proposant ses services divers et variés, et puis personne n'avait encore aboli l'antique corde. Pourquoi la chance qui avait accompagné Zarifa toute sa vie (oh, quelle chance elle avait toujours eue !) s'était-elle détournée et voulait-elle lui

reprendre d'un seul coup tout ce qui lui avait été généreusement donné d'emblée - c'était une chose à laquelle elles réfléchissaient chacune de leur côté. Mais si Zarifa procédait à un audit intérieur en essayant de trouver où elle avait commis une erreur, Moussia, elle, entremêlait ses pensées de motifs archaïques : il y avait là le feu, le sang et l'eau, ils se conjuguèrent dans des proportions particulières, et il n'y avait aucune erreur, juste une situation désespérée et accablante.

« Arrête de pleurnicher ! Tu ferais mieux de manger quelque chose, regarde, Katia a apporté des feuilles de vigne farcies. » Cette Katia importée de Moscou était la meilleure femme de ménage du monde. Zarifa aimait tout ce qu'il y avait de mieux, elle s'y connaissait en montres, en diamants, en stylos, en voitures. Et en êtres humains.

Là, Moussia fondit définitivement en larmes. Cela faisait une semaine que Zarifa ne mangeait plus, elle n'avalait rien, elle buvait juste un peu, et dans le sac en plastique se déversait goutte à goutte un liquide qui n'était plus rosâtre, mais d'un rouge virulent. Et de nouveau, de vagues pensées archaïques se bousculèrent dans la tête de Moussia : le-sang-l'âme-la-vie s'écoulaient hors d'elle, tandis qu'on lui injectait par le cathéter du sérum physiologique, une sorte d'eau trouble... Si cela n'avait tenu qu'à elle, elle aurait donné tout son sang !

« Quand tu auras mangé, j'aurai encore un coup de fil à donner..., ordonna Zarifa. J'ai une affaire à régler.

— Quelle affaire ? » demanda Moussia, affolée.

Zarifa avait toujours beaucoup aimé chez elle cette qualité charmante et un peu naïve - une totale incapacité à comprendre l'aspect pratique de la vie. Et elle caressa la jambe soyeuse qu'elle avait sous la main. Moussia n'avait pas un seul poil sur le corps, sa grand-mère lui avait appris dès l'adolescence à se frotter la peau à la pierre ponce jusqu'à ce qu'elle devienne lisse comme de la glace.

Après une longue période de faiblesse, Zarifa connaissait un regain d'énergie inattendu. Elle désigna de nouveau le téléphone.

« Appelle Génia Raïkhman, dis-lui de venir me faire ses adieux.

— Qu'est-ce que tu racontes. De quels adieux tu parles.

— Dis-lui ce que tu voudras, du moment qu'elle vient. Cette nuit, c'est Katia qui va rester avec moi, cela fait trois nuits que tu n'as pas dormi, va te reposer. Viens à l'heure du déjeuner, et envoie-moi Katia pour onze heures. »

Elles s'étaient mariées douze ans plus tôt, à Amsterdam. Zarifa avait longuement mûri son plan et s'était bien préparée : elle avait obtenu une carte de séjour aux Pays-Bas, avait ouvert là-bas une filiale de sa société et, pour finir, avait acheté une maison confortable à Amsterdam, au bord du fleuve Amstel, à deux pas du théâtre De Kleine Komodie.

Après ces manœuvres préliminaires, dans lesquelles ses projets matrimoniaux se conciliaient parfaitement avec ses projets professionnels, elle avait demandé Moussia en mariage. Elles vivaient ensemble depuis déjà cinq ans, mais là, Moussia avait pris peur. En premier lieu, elle avait déjà fait un mariage raté dont elle s'était enfuie comme on s'évade de prison, et avait mis longtemps à débarrasser sa mémoire de cet homme à la barbe piquante et aux penchants sadiques. Elle s'était alors juré de ne plus avoir affaire aux hommes et de ne plus jamais se marier, mais elle ne savait pas où ce serment allait la mener. Or il l'avait menée dans les bras de Zarifa. En deuxième lieu, lequel était en fait le premier, cela la terrorisait de proclamer devant le monde entier qu'elle était... au mot « lesbienne », elle était toujours tétanisée, comme une petite fille surprise à voler. Au plus profond de son âme craintive se tapissait l'épouvante, elle savait que c'était mal. Sa mère avait failli devenir folle quand elle avait appris pour Zarifa, et elle lui avait interdit d'en parler à la famille. Et voilà que maintenant Zarifa la demandait en mariage ! Lui opposer un refus ? C'était impossible. Tout ce que faisait Zarifa était parfait : elle réussissait brillamment comme juriste, elle était la meilleure des négociatrices, elle avait un remarquable sens des affaires, c'était quelqu'un qui avait le goût du risque tout en faisant preuve d'une prévoyance prudente. Moussia était fière d'elle : elle était capable de tout faire, absolument tout - sauter en parachute, participer à des rallyes, elle avait été championne de bridge dans sa jeunesse, les derniers temps, il lui était arrivé de jouer au casino, et elle ne perdait jamais !

Moussia essayait bien d'arrêter Zarifa dans ces lubies masculines, mais ses timides efforts de persuasion se terminaient toujours de la même façon - par des manifestations d'une tendresse déterminée qui n'avait rien de féminin et par des caresses pleines d'énergie. La sollicitude inquiète de Moussia, à la fois maternelle et puérile, et les perpétuelles angoisses superstitieuses qu'elle nourrissait pour son amie touchaient infiniment Zarifa.

Le certificat de mariage délivré par la mairie de la ville la plus tolérante du monde se trouvait désormais au mur du salon de leur maison de Chypre, enchâssé dans un cadre de velours damassé blanc. Quand on avait montré pour la première fois ce certificat à Génia Raïkhman, celle-ci avait fait la grimace et embrassé le papier en disant : « Les filles, vous étiez les dernières des putains, et maintenant, vous êtes des épouses convenables ! » Elles avaient toutes éclaté de rire.

Génia était la personne la plus libre du monde. Et elle était apparemment libre aussi de toute orientation sexuelle, quelle qu'elle soit. Elle avait choisi pour unique partenaire la science et avait fricoté avec elle toute sa vie, étudiant tantôt des levures, tantôt on ne sait quels vers de terre. Ces dernières années, elle travaillait sur le génome humain dans un laboratoire de Zurich. Un projet international à propos duquel Zarifa la taquinait en lui promettant une aide juridique gratuite quand elle serait traduite en justice pour divulgation du Secret Divin.

Aujourd'hui encore, leur photographie de mariage était accrochée dans leur maison de Chypre : une Zarifa à la large carrure vêtue d'un veston blanc avec, sur le revers, une bille à l'éclat coûteux, pose sa main aux doigts courts sur l'épaule d'une Moussia qui sourit timidement, elles se trouvent devant la baie vitrée du restaurant Ciel bleu, au vingt-troisième étage de l'hôtel Okura. Zarifa est rayonnante, Moussia très gênée. Elle n'arrivait pas à prononcer le mot « mari ». Et elle

n'aurait pu expliquer à personne ce que Zarifa était pour elle : un défenseur, un protecteur, une amie, une amoureuse ? Ou un amoureux ? Bien sûr, elle comprenait que seul un homme peut être un mari. Mais elle n'avait rencontré personne qui fût l'égal de Zarifa, ni parmi les hommes ni parmi les femmes. Son amour était né d'un sentiment d'admiration et de gratitude, c'était cet amour exalté qu'éprouvent parfois de jeunes étudiantes pour leur vieux professeur, des petites filles pour leur institutrice, ou des petits garçons pour leur footballeur préféré.

Elles étaient le premier couple de ce genre en provenance de Russie à enregistrer leur mariage à Amsterdam. En Arménie et en Azerbaïdjan, personne n'avait entendu parler de choses aussi exotiques.

Ah, ce mariage, ce mariage ! Impossible de l'oublier ! Moussia avait eu beau supplier de ne rien organiser, de n'inviter personne à la célébration de cet amour autrefois illégal, mais légalisé un an plus tôt par la loi des Pays-Bas, Zarifa avait convié à leurs noces sa famille azérie, elle leur avait acheté des billets et avait réservé six chambres à l'hôtel Okura. Moussia, de son côté arménien, n'avait invité que son neveu Achot qui faisait depuis trois ans des études de commerce à Londres, dans une école payée par Zarifa. Les autres, ses parents et sa sœur, elle avait décidé de ne pas les traumatiser. Son père avait de temps en temps des crises d'épilepsie, il n'aurait plus manqué qu'il s'effondre au mariage sous le coup de l'émotion.

Zarifa s'était trompée dans ses calculs, le fiasco avait été total : les membres de sa famille, sous le commandement de son frère aîné, Saïd, avaient débarqué presque au complet, à l'exception d'une tante du Karabakh, la sœur de leur défunt père fabricant de tapis, qui n'avait pas réussi à surmonter sa peur devant un voyage dans les airs. Ils étaient arrivés la veille du mariage et, le soir même, après avoir fait la connaissance du fiancé présumé qui s'était avéré être une fiancée, ils étaient tous repartis comme un seul homme à l'aéroport sans prendre congé, refusant ainsi de prendre part à ce sacrilège imminent.

« Tu avais raison, Moussia, avait soupiré Zarifa avec mépris quand le secrétaire l'avait informée que sa famille au grand complet avait regagné l'aéroport de Schiphol. J'avais meilleure opinion d'eux. Quand nous étions petits, Saïd m'adorait, nous avons quinze ans de différence et il était comme un père pour moi. Mieux qu'un père. Qu'ils aillent au diable ! »

Elle avait haussé les épaules et s'était rendue dans un bar voisin qui jouissait de la réputation la plus gay qui soit. Et elle avait invité toutes les personnes présentes à son mariage. Autour de la table prévue pour quarante s'étaient retrouvés quelques amis d'Amsterdam et de parfaits inconnus recrutés dans le bar, des homos, des travestis et des créatures de sexe indéterminé, plutôt masculin que féminin. Ils avaient une allure superbe et portaient des vêtements magnifiques - presque des costumes de théâtre, avec des plumes duveteuses et des bouts de ferraille cliquetants. Il existait aussi des photos d'eux, elles ne se trouvaient pas au mur de leur maison de Chypre, mais dans un album que l'on montrait à tous ceux qui s'intéressaient à la biographie commune de Moussia et de Zarifa.

Depuis que Zarifa était malade, Moussia avait considérablement maigri, elle s'était mise à ressembler plus que jamais à une amphore au long col avec un corps en forme de sphère. Elle ne pouvait absolument rien avaler. Ce soir-là, elle jeta un coup d'œil dans le réfrigérateur, il était rempli de nourriture, mais elle ne sentit qu'une bouffée de froid non comestible. Elle prit une douche et alla se coucher. Elle s'effondra immédiatement, sans aucune pensée ni aucun pressentiment, ils étaient tous morts en elle, il ne restait plus que les instructions quotidiennes de Zarifa auxquelles elle se conformait scrupuleusement.

Elle fut réveillée par la sonnerie du téléphone. Son cœur se mit à battre la chamade - des coups de fil aussi matinaux ne laissaient rien présager de bon. Elle prit l'écouteur. « Allôô ! » Saïd, elle le reconnut tout de suite. Il lui dit qu'il était déjà arrivé à Moscou, que son avion décollait à huit heures vingt, et qu'il serait à Larnaca d'ici trois heures. Il demandait qu'on vienne le chercher. Oui, oui, bien sûr, on viendra vous chercher.

Elle appela Katia à l'hôpital. Celle-ci lui dit qu'on avait emmené Zarifa dans la salle d'opération pour lui changer son cathéter et qu'elle avait chargé son secrétaire de se rendre à la banque dans la matinée.

« Quefairequefairequefaire. », murmurait Moussia, les lèvres sèches.

Elle avait perdu depuis longtemps l'habitude de prendre des décisions, même pour se choisir une robe. Elle se trouvait maintenant confrontée à une tâche monstrueuse qui occultait tous ses chagrins : il fallait accueillir à l'aéroport ce Saïd qui la détestait, et il fallait qu'elle y aille elle-même, qu'est-ce qu'elle allait bien pouvoir lui dire, et lui, qu'est-ce qu'il allait dire. Et quelle tenue devait-elle mettre. Zarifa était en salle d'opération, elle n'avait personne à qui demander. Il était déjà dans l'avion. Dans les airs. Il approchait. Ces hommes azéris. Ils étaient même pires que les Arméniens. Elle avait vu Saïd une seule fois dans sa vie, lorsqu'il était venu à Amsterdam juste avant le mariage, il l'avait regardée d'un œil féroce, s'était levé et avait emmené toute la famille de Zarifa. Cela avait été épouvantable.

« Dis à Zarifa que je suis déjà en voiture. Je vais chercher Saïd. »

Elle le reconnut immédiatement - des cheveux gris, de larges épaules, petit, mais quand même beau. Le bout de son nez était légèrement incurvé vers le bas, son menton remontait légèrement vers le haut, comme celui de Zarifa, et il avait la même fossette au milieu. Avec son costume noir et ses sandales, il avait une dégaine si ridicule que les Grecs se retournaient sur lui. De plus, il était chargé d'une ribambelle de sacs en plastique et traînait derrière lui un sac de voyage à roulettes aux couleurs tropicales d'où sortait un énorme rouleau. En le voyant, Moussia faillit fondre en larmes à cause de sa ressemblance avec Zarifa. Il est vrai qu'il avait plutôt l'air d'être son père.

Elle s'approcha de lui.

« Bonjour Saïd, je suis venue vous chercher. C'est Zarifa qui m'a envoyée.

— Pourquoi elle n'est pas venue elle-même ? »

Moussia répondit avec son sourire timide.

« Elle ne se sent pas bien. Elle est à l'hôpital. Nous allons d'abord passer la voir et, ensuite, je vous emmènerai là où cela vous convient, chez nous ou bien à l'hôtel. Attendez-moi ici, je passe vous prendre dans cinq minutes. »

Les BMW sont de grosses voitures, mais leur coffre n'est pas très spacieux. Ils fourrèrent les sacs en plastique à l'intérieur. Il plia le sac à roulettes et introduisit dans le coffre l'énorme rouleau cousu dans une toile de jute crasseuse. Ils roulèrent assez longtemps sans rien dire, puis Saïd demanda :

« Qu'est-ce qu'elle a ?

— Un cancer, répondit Moussia, laconique.

— C'est mauvais. Ils meurent tous d'un cancer. Notre père est mort d'un cancer, et le père de notre père aussi. Son père, lui, avait une maladie de l'estomac. C'était sans doute aussi un cancer, mais on ne le savait pas. »

Deux heures plus tard, Saïd entra dans la chambre où l'on venait de ramener Zarifa. Son teint naturellement mat conférait une nuance noisette à son visage jaunâtre. Elle ouvrit les yeux et vit son frère. Ses yeux à lui étaient figés d'horreur.

« Ah, tu es arrivé. Sortez toutes. Il faut que je lui parle. »

Moussia, Katia et l'infirmière sortirent l'une après l'autre et fermèrent la porte. Moussia resta derrière, tendant l'oreille pour savoir ce qu'ils se disaient, mais elle n'entendit rien, ils discutaient à voix basse.

Puis Moussia conduisit à l'hôtel un Saïd hébété. Il n'avait pas voulu habiter chez elles, et elle avait poussé un soupir de soulagement.

Le lendemain, dans la soirée, Génia Raïkhman atterrit à l'aéroport de Larnaca. Elle loua une voiture et se rendit chez elles. Ce n'était pas la première fois qu'elle venait. Elle fut accueillie par Katia, la femme de ménage, qui téléphona à Moussia à l'hôpital. Celle-ci demanda à Zarifa si Génia devait venir maintenant. Zarifa lui enjoignit de venir sur-le-champ. Et Génia se rendit à l'hôpital.

De nouveau, Zarifa fit sortir tout le monde. Une fois qu'elles se retrouvèrent seules, elle dit à Génia :

« C'est bien que tu sois venue, j'ai trois questions importantes à te poser. »

Génia, qui avait compris la situation dès la première seconde, ne trouva pas comment lui renvoyer la balle par une plaisanterie un peu débile, selon son habitude. Elle s'assit auprès de Zarifa et lui posa une question déplacée et même stupide :

« Comment te sens-tu ?

— Ben quoi, tu ne le vois pas toute seule ? Je suis en train de crever. Bordel. Et justement, à ce propos, j'ai des questions à te poser. Tu es la plus intelligente de nous toutes. »

Génia était horrifiée, mais pas par le fait que Zarifa était en train de mourir, ni parce qu'elle en était consciente. Elles avaient vécu dans le même immeuble, dans le même appartement à Marina Rohtcha du temps où Zarifa louait une chambre chez la tante de Génia, son premier logis moscovite, et elles se connaissaient très bien. « Elle va parler d'argent, de ses affaires. », se dit Génia, affolée. Sans doute un partage compliqué, avec tout un scénario et ces intrigues pour lesquelles Zarifa était si douée, et qui suscitaient chez Génia une aversion tenace.

« Pour rien au monde ! décida-t-elle en son for intérieur. Je vais lui dire qu'elle n'a qu'à faire un testament, voilà ce que je vais lui dire. »

Et elle attendit sa question avec appréhension.

Zarifa souleva légèrement la tête.

« Dis-moi, Génia, à ton avis, c'est quoi, l'intelligentsia ? »

Génia inspira la fraîcheur de l'air conditionné et l'expira. Elle déraillait ? Ou alors il y a quelque chose que je n'ai pas compris.

« L'intelligentsia ? » répéta-t-elle, n'en croyant pas ses oreilles, mais avec un certain soulagement.

Zarifa ferma les yeux, et Génia vit aussitôt à quel point ils étaient devenus creux. La mort avait déjà fardé ses paupières de touches noires, ses lèvres pulpeuses étaient devenues foncées et sèches, ses tempes aussi s'étaient creusées. On voyait qu'elle était lasse, très lasse. Quand elle avait les yeux fermés et ne disait rien, on avait l'impression qu'elle était morte.

« Tu sais, je ne suis pas sûre que l'intelligentsia existe encore. Mais si elle existait, je pense que la définition la plus exacte, ce serait une couche de gens cultivés dont l'activité est motivée par la recherche du bien commun et non par l'intérêt personnel. »

Une ombre de mécontentement passa sur le visage de Zarifa.

« Non, ce n'est pas ce que je pense. »

Puis elle ouvrit les yeux et l'interrogea comme un professeur qui fait passer un examen :

« Dis-moi, qu'est-ce qui distingue les Arméniens des Azéris ? Je ne parle pas de ce qu'on entend dans la rue. Je veux dire scientifiquement. Tu es généticienne, non ? »

Là, Génia, qui était une non-croyante aussi fermée qu'une porte à toute conception religieuse, pria pour la première fois de sa vie. « Aide-moi, Seigneur ! Aide-moi, je ne peux pas. »

« Tu parles sérieusement ?

— Oui. Sérieusement. Cela fait longtemps que je voulais te poser la question, mais je n'ai jamais trouvé le temps.

— Alors écoute. Je vais te faire un petit cours. Aujourd'hui, on considère comme prouvé que les caractéristiques cognitives et mentales sont génétiquement programmées. Mais les particularités personnelles relèvent d'un domaine aux limites assez larges et sont déterminées par des variantes des gènes. Et la fréquence à laquelle on rencontre des variantes déterminées de gènes dans les populations.

— Fais plus simple, demanda Zarifa à voix basse.

— Je vais essayer de simplifier. Les allèles, c'est-à-dire les versions variables d'un même gène qui se rencontrent le plus souvent dans une population, déterminent ce que l'on appelle le caractère national.

— Encore plus simple, s'il te plaît. Il est important que je comprenne. »

Génia garda le silence un instant, et pria de nouveau le ciel avec toute la force d'une personne acculée dans une impasse.

« Eh bien, voici un exemple : il y a relativement peu de temps, on a découvert qu'il existe des gènes qui déterminent la combativité et la placidité. On considère que le peuple le plus paisible est celui des Bushmen de la tribu San, en Afrique du Sud, et le plus belliqueux celui des Indiens d'Amérique du Sud de la tribu des Yanomami. Il se trouve que l'un des gènes des Indiens, à la différence des Bushmen, présente la mutation 7R, c'est elle qui les rend si belliqueux et si agressifs.

— Parle-moi des Arméniens et des Azéris, Génia. Je n'ai pas envie d'entendre parler des Indiens. »

Le courant d'air frais du climatiseur soufflait directement dans le cou de Génia, mais elle ressentit une bouffée de chaleur.

« Tu comprends, outre des facteurs purement génétiques, il y a aussi des facteurs ethnographiques et historiques, mais ce sont précisément les allèles comportementaux les plus fréquents dans les populations qui caractérisent ce qu'il est convenu d'appeler le caractère national, ou les particularités ethno-psychologiques.

— Pfff ! pesta Zarifa d'une voix tout à fait énergique. Explique-moi pourquoi on ne peut pas asseoir des Arméniens et des Azéris à la même table ?

— Ce n'est pas une question de génétique, mais une question socioculturelle, je pense.

— Encore une fois, tu n'arrives pas à me donner une réponse cohérente. Assieds-toi. Je te mets un zéro. Alors dis-moi, honnêtement : est-ce que je suis quelqu'un de bien ? »

Génia réfléchit un instant. Elle aimait Zarifa, mais savait qu'elle était une personne aux multiples facettes, parfois, c'était quelqu'un de bien, et même d'extrêmement bien, mais parfois. Aïe, aïe, aïe.

Zarifa était allongée les yeux fermés, large, toute plate, et elle attendait une réponse.

« Tu es quelqu'un de très bien. », dit doucement Génia, et elle songea qu'il y avait sans doute un grand nombre de gens sur terre qui ne seraient pas d'accord avec ça.

« Bon, allez, va-t'en ! » Elle ouvrit les yeux et fit un effort pour fixer Génia du regard. « Merci d'être venue », ajouta-t-elle d'une voix mécontente et indistincte.

Génia sortit dans le couloir et fit un signe de la main. Moussia, Katia et l'infirmière entrèrent dans la chambre à la queue leu leu, sur la pointe des pieds. L'infirmière jeta un coup d'œil au moniteur accroché au mur et toucha la main de Zarifa. Cette main reposait mollement, sans réaction. Zarifa avait totalement perdu conscience.

Génia pleurait dans le couloir.

Zarifa mourut cette nuit-là. Moussia resta auprès d'elle jusqu'au dernier moment. Il y avait aussi le médecin, qui regardait le moniteur davantage que la malade qui s'en allait. La ligne qui

tressautait de temps en temps sur l'écran devint plate. Zarifa était partie.

Moussia ne pleurait pas. Elle resta auprès de Zarifa jusqu'au matin, à lui dire quelque chose qu'elle n'avait pas eu le temps de lui dire en dix-sept ans de vie commune. Au matin, on la ramena chez elle. À peine venait-elle d'entrer que le téléphone sonna, c'était la sorcière arménienne qui devait opérer l'échange. Elle avait appris la mort de Zarifa par ses canaux d'information surnaturels.

« Écoute-moi, Anaïd, dit Margarita la sorcière, la seule personne à appeler Moussia par son ancien nom. Ce que tu avais demandé n'a pas été autorisé. Ils ne changent pas les protocoles, là-bas. Appelle-moi dans une semaine, j'ai quelque chose d'important à te dire. Mais pas maintenant. On a prescrit de lui faire un enterrement chrétien.

— Comment ça chrétien, Margot ? Elle n'est pas baptisée. Chez eux, c'est l'islam.

— Je ne sais pas. C'est ce qu'on m'a dit. Je ne fais que transmettre. Il faut célébrer un service religieux. »

Quant à ce qu'elle devait faire maintenant, il existait des instructions dans une enveloppe sur laquelle était inscrit de la grosse écriture de Zarifa : « À ouvrir après ma mort. » Moussia l'ouvrit, lut les instructions et entreprit de les mettre à exécution. Elle sortit du placard le cintre sur lequel Zarifa, avant son dernier départ pour l'hôpital, avait suspendu le tailleur destiné à ses funérailles. Il avait été fabriqué à Milan par une couturière à la mode lors de son dernier voyage en Italie. Il était blanc, avec d'épaisses broderies dorées au col et aux poignets et, pour aller avec, il y avait une écharpe dorée ainsi que des chaussures dorées ouvertes par-derrière. Tout était flambant neuf et n'avait jamais été porté, comme il se doit. Dans un sachet accroché à ce même cintre se trouvaient des sous-vêtements en lin blanc.

Ensuite, il était question d'un tapis qui, si son frère l'apportait, devait être posé sur le cercueil pendant la cérémonie d'adieu. Il était spécifié que cette cérémonie devait avoir lieu chez elles, dans la grande salle de leur maison. Et aussi dans quel restaurant il fallait aller après les funérailles. On devait l'incinérer et, lorsqu'on aurait reçu l'urne, disperser les cendres au-dessus de la mer. Il était également question d'un testament dans lequel tout était écrit et réglé en détail, et de l'endroit où il se trouvait.

La seule chose qui préoccupait Moussia, c'étaient les directives de la sorcière à propos du service religieux. Maintenant, elle n'avait plus personne à qui demander. Elle interrogea Zarifa en son for intérieur, mais ne reçut aucune réponse.

« Elle ne veut pas », comprit-elle.

Le lendemain matin, à l'aube, on apporta le cercueil.

Moussia, qui n'avait pas dormi depuis trois nuits, s'assit dans un fauteuil près du cercueil fermé et sombra dans l'inconscience.

La cérémonie d'adieu avait été fixée à dix heures du matin. Génia, rôdant comme une ombre, disposait les fleurs dans la maison.

A huit heures, Achotik, le neveu de Moussia, arriva de Londres. C'était un Oriental fluet doté de grandes capacités en mathématiques et d'une faible force de caractère, Zarifa le portait à bout de bras depuis son plus jeune âge, et il avait fini par devenir un homme d'affaires un peu lent à la détente mais fiable. Moussia le serra dans ses bras.

« Merci d'être venu, Achotik.

— Je ne pouvais pas faire autrement ! Je lui dois tout. »

« Il est très bien, notre garçon ! » se dit Moussia.

Elle n'arrivait pas encore à pleurer.

A neuf heures, Saïd arriva de l'hôtel avec l'énorme rouleau. On défit les coutures de la toile et on déploya par terre un tapis du Karabakh tissé par l'arrière-grand-père ou par le père de l'arrière-grand-père - tous les hommes de la famille étaient autrefois fabricants de tapis à Choucha. Saisissant le tapis assez lourd par les quatre coins, ils le soulevèrent et en recouvrirent le cercueil avec précaution. C'est là que Moussia vit le fameux Dragon dont Zarifa avait parlé au téléphone avec Saïd.

Il n'était pas tout seul, ce Dragon, il affrontait un Phénix dans un corps-à-corps mortel et sans fin. Tout autour, sur un fond bleu et rouge, des ornements luttèrent à coups d'angles et de volte-face brutales et, au centre, on devinait un Dragon décharné formant avec l'oiseau sacré un nœud en forme d'anneau. Un Phénix ou un Simorgh. Cet anneau était comme le souvenir à jamais figé d'un combat dans lequel personne ne peut remporter la victoire. Les pointes acérées des griffes et des crocs avaient été immortalisées par la main du fabricant de tapis pour l'éternité - tant que les couleurs n'auraient pas perdu leur éclat, tant que la laine ne serait pas décomposée, tant que le temps n'aurait pas réduit en poussière le souvenir du travail de l'artiste, de cet affrontement entre les forces de la nature et du mythe, de cette hostilité entre de faibles humains qui, bien plus profondément que dans cette image fabriquée par des mains humaines, vit dans l'esprit de deux peuples voisins, dont l'un est un dragon monstrueux et l'autre un oiseau sacré, ou l'inverse, l'un est un dragon sacré et l'autre un oiseau monstrueux. Lequel des deux est le guerrier et lequel est le suppôt de Satan, lequel est le mal et lequel est le bien, c'est impossible à distinguer, car ils sont soudés en un anneau immobile et indissoluble.

Les gens arrivaient. Génia les faisait entrer dans la salle. Des connaissances de Zarifa, des voisins, et même deux clients londoniens.

Quand Moussia vit ce dragon, elle se précipita sur le cercueil, se coucha les bras en croix sur le tapis et s'écria : « Aaaaah. » Ce long cri sonore libéra enfin le torrent retenu jusque-là par une digue inexplicable et qui jaillissait à présent en même temps que des larmes brûlantes. Était-ce un chant ou un sanglot ? Nul ne comprenait les mots arméniens qu'elle gémissait, qu'elle chantonait. Personne ne me consolera, personne ne me plaindra, ma vie m'a quittée.

Il y avait en elle la même force archaïque que celle qui avait été dessinée et tissée par un vieil Azéri mort depuis longtemps, elles se confondaient en une seule et même force, et tous ceux qui se trouvaient dans la salle fondirent en larmes.

Le soleil brillait à la fenêtre, le bruit du ressac montait de la mer, ce qui se déroulait, c'étaient les adieux de deux âmes qui s'aimaient et, debout près du cercueil, Saïd, venu prendre congé de cette sœur bien-aimée qu'il avait maudite, pleurait lui aussi. Qui était le mari, qui était la femme, quelle importance, après tout.

La dernière lamentation s'éteignit sur une note sonore et aiguë. Saïd s'approcha de Moussia et la prit par les épaules : « Ne pleure pas, ma petite. »

Le Dragon et le Phénix s'immobilisèrent dans leur anneau éternel.

Une semaine plus tard, on remit l'urne à Moussia, et elle dispersa les cendres au-dessus de la mer. Puis elle remplit une petite valise, celle de Zarifa, une valise pratique, celle avec laquelle son amie voyageait dans les capitales européennes pour ses affaires juridiques, et elle prit l'avion pour Choucha. Elle allait voir Margot la sorcière afin d'apprendre cette chose importante dont elle lui avait parlé. Elle avait tellement l'habitude de se laisser diriger.

Ludmila Oulitskaïa
Le corps de l'âme, 2022